



L'Echo des **Carrières**

Bulletin de l'Association Culturelle des Juifs du Pape



N° 65

Décembre 2011

ISSN 1246-2372

6 euros

Darius Milhaud
par
Daniel Milhaud

Darius Milhaud, le solaire

Par Jean Alain JOUBERT

« Je suis homme et rien
de ce qui est humain ne m'est étranger »
Térence

« Je n'ai pas d'esthétique, de philosophie,
de théorie. J'aime écrire de la musique. »
Darius Milhaud

« La musique montait en lui comme la
lumière d'été monte dans le matin. »
Claude Roy

S'il est un compositeur français, de grande envergure, injustement négligé, il me semble bien que c'est Darius Milhaud, même s'il partage ce dédain ou cette indifférence avec presque tous les autres musiciens de sa génération. Ainsi nous passons à côté d'un géant de l'histoire de la musique ; et la comparaison avec Hector Berlioz me vient irrésistiblement à l'esprit, bien que les caractères des deux hommes soient foncièrement différents. Dans les années 30 à 50, Milhaud était considéré comme le grand maître de l'école française et cette reconnaissance était sans doute plus évidente encore aux Etats-Unis où il avait trouvé refuge pendant la seconde Guerre mondiale. Au temps du célèbre « Groupe des Six », par quelques scandales (*Protée, Les Mariés de la tour Eiffel*), de réels succès tels que *Le Bœuf sur le toit, La Création du monde*, ou la création d'œuvres révolutionnaires (*Les Choéphores, L'Homme et son désir*), il avait établi son renom.

En France, lorsqu'un compositeur écrit des œuvres légères (ballets, œuvres lyriques...), il est en même temps apprécié et déprécié : « c'est charmant, délicieux et sans importance, comme un péché véniel en quelque sorte – agréable à commettre et que l'on oublie tout aussitôt ». Mais même dans ses ballets si richement pourvus de mélodies populaires, Milhaud orchestre en grand maître et ses innovations sont constantes (polytonalité, influences du jazz, de la musique provençale, brésilienne...). D'emblée, il ne sera pas possible de le classer parmi les exquis musiciens que sont Delibes, Messager, Hahn... Où donc le situer ? Ses grandes œuvres lyriques n'ont que rarement eu de l'audience et connu des reprises, un profond silence règne sur sa musique de chambre, riche entre autres, de dix-huit quatuors à cordes. Il en est de même pour ses douze grandes symphonies et des opus très proches du style *Musique pour...* Même ignorance de ses grandes œuvres vocales ou religieuses. Avec 443 numéros d'opus, chacun s'excuse

en prétextant qu'il a trop écrit pour que cela puisse être vraiment sérieux et de qualité. Or, les œuvres essentielles de Milhaud ne sont pas celles que l'on entend constamment comme si elles le définissaient véritablement et uniquement (*Suite provençale, Le carnaval d'Aix, suite 157b, Scaramouche, Saudades do Brazil...*). Ces œuvres, certes délicieuses ou savoureuses, ne sont qu'un des visages du compositeur. Le Milhaud des pages souveraines est inconnu, et ces chefs-d'œuvre occupent nombre de ces soi-disant trop nombreux opus¹ que l'on se garde bien d'explorer ou de redonner. Ainsi Jean Wiener, l'ami d'une vie, l'écrira dans ses mémoires *Allegro appassionato*², et dans une magnifique lettre³ de 1975 : « J'ai entendu dire, parfois, qu'il écrivait *trop*. Peut-on reprocher à un créateur d'être trop généreux, d'être trop riche, d'être trop fort ? Car Darius était une force, et une force authentique et pure : il a créé, sans se soucier de la mode, que bien sûr, il méprisait. Son œuvre est d'une incroyable variété, il sait nous faire pleurer avec les *Poèmes juifs*, danser et rire avec le *Carnaval d'Aix* ou la *Suite provençale*, il a une puissance énorme quand il illustre Sophocle, Eschyle ou Claudel. »

Comment, au sujet de la polytonalité – qui fut cause de tant de polémiques autour de sa musique –, ne pas évoquer les souvenirs d'enfance du compositeur et le sentiment intime que son monde rassurant à lui était fait de bruits et de chants divers⁴. Plus tard il composait, boulevard de Clichy, fenêtres ouvertes pour accueillir la multiplicité des sons de la rue : cirque, passants, véhicules... Comment ne pas penser également à la diversité très contrastée de ses amitiés. La polytonalité apparaît donc chez lui comme sa conception même de la vie : ouverte, bienveillante, généreuse et de toute façon plurale, tel le chant du monde, des races et des nations. La composition par Milhaud de *Pacem in Terris* sur l'Encyclique de Jean XXIII montre assez sa propre conception œcuménique de la vie. Il s'exprime ainsi à ce sujet dans ses mémoires⁶ : « Soutenu par les sentiments de ce grand patriarche (le pape Jean XXIII) qui critiquait avec véhémence la discrimination, le racisme, l'injustice, l'atteinte à la liberté, les armes atomiques, et exprimait avec ferveur un désir de paix universelle, je composais *Pacem in Terris* entre le 7 juillet et le 6 août 1963 ». Il précise que si le Vatican désirait que la première exécution fût dirigée par un chef d'orchestre protestant, Maurice Abravanel l'enregistra dans le Tabernacle des *Mormons* de Salt Lake City et l'éditeur Mme Salabert était, elle, orthodoxe !

L'homme demeurera à jamais un des grands humanistes du XXe siècle par la qualité d'écoute et d'attention qu'il accordait aux autres, malgré de constants et lourds problèmes de santé.⁷ Ce n'est une surprise pour personne de noter le caractère souvent narcissique des créateurs, ce qui n'est pas forcément agréable pour qui doit les approcher. Il est souvent plus aisé et convaincant de côtoyer l'œuvre que l'auteur ; mais, à tout corollaire, il existe de magnifiques exceptions, et Milhaud est bien un des artistes qui rassemblent le plus de sentiments amicaux en provenance de personnages aussi divers ou opposés que possible. Cela commença avec ses deux amis de jeunesse, Léo Latil disparu en 1915 dont il mettra plusieurs poèmes en musique (ses opus 2, 20, 32 et 73), et Armand Lunel⁸ qui deviendra professeur et écrivain (auteur des livrets de l'op. 85 *Les malheurs d'Orphée*, de l'op. 89 *Esther de Carpentras* et plus tardivement de l'op. 320 *David*, non sans avoir collaboré en 1930 à celui de *Maximilien*, l'op. 110). Milhaud se liera ensuite avec le même remarquable éclectisme aux artistes de son temps : Jean Cocteau, Paul Claudel, Francis Jammes, André Gide, André Malraux, Jean-Louis Barrault⁹, Fernand Léger, Pablo Picasso, Jean Hugo, Erik Satie, Igor Stravinsky, Germaine Tailleferre¹⁰, Francis Poulenc, Georges Auric, Arthur Honegger, Henri Sauguet, Maxime Jacob¹¹, Jean Wiéner, Aaron Copland, Paul Hindemith, Manuel de Falla... Il travaillera de concert avec nombre d'entre eux dans l'absolu respect de l'autre, ainsi qu'en fera mention Jean Cocteau¹³ : « Avec Darius Milhaud, la collaboration est une tout autre affaire. Nulle précaution, nulle ruse n'est nécessaire. Tout se passe dans la douceur, la limpidité, l'énergie, la pleine lumière. »

Ne saurait être passée sous silence la magnifique générosité solaire et protectrice de cet artiste qui aura été, entre autres, à l'origine de la révélation du merveilleux talent de Henri Sauguet¹⁴ ; les Milhaud auront particulièrement contribué à adoucir les dernières années de la vie d'Erik Satie, l'incroyable personnage à la sensibilité exacerbée. Milhaud jouera, après la disparition du « maître d'Arcueil » en 1925, un rôle capital dans la préservation et la pérennisation de son œuvre, avec le plus loyal désintéressement qui soit. Claude Roy dans son Journal¹⁶ aura ce regard fort et tendre sur le maître : « Da¹⁷ était un homme qui répandait de la chaleur. La musique montait en lui comme la lumière d'été monte dans le matin. Il était bon et malicieux, et cet homme qui souffrait beaucoup sans jamais le laisser voir était capable de la plus religieuse gravité et de l'humour le plus cocasse. Da, disais-je, a un double génie : celui de la musique et celui de l'imitation des raseurs, des fâcheux et des prétentieux. Il faut ajouter : il avait aussi le génie de l'amitié, et de l'amour. »

Vous aurez compris que nous reprenons à notre



compte la phrase de Madeleine Milhaud : « On ne peut pas ne pas aimer Milhaud ! » et celle de Gustave Flaubert : « Il y a des génies que l'on admire et que cependant on n'aime pas. Et d'autres qui plaisent sans qu'on les considère. Mais on chérit ceux qui nous prennent à la fois par tous les bouts, et qui semblent créés pour notre tempérament. On les hume, ceux-là ! On s'en nourrit. Ils nous aident à vivre. ». Il est vrai que le langage musical de Milhaud a réclamé à chacun de nous un effort, un mûrissement. Aussi, seule saura vous convaincre une écoute attentive et patiente que le compositeur réclamait lui-même¹⁸, car cet esprit généreux savait qu'il nous offrait avec son œuvre, lui qui a tant partagé, le plus authentique et inspiré de ses dons. Dans son ouvrage,¹⁹ Georges Beck concluait sa présentation de la vie de Milhaud en ces termes : « La noblesse de l'inspiration, la hardiesse de l'écriture, la richesse et pourtant la sobriété des développements typiquement français, toujours concis et dépourvus de rhétorique, enfin l'audace heureuse de l'orchestration avec ses sonorités originales, ses alliages souvent inouïs de timbres, tout cela fait de Milhaud l'un des plus grands musiciens contemporains ».

Jean Alain JOUBERT

Novembre et décembre 2000,
Février 2002
Novembre 2011

¹ Robert Matthew Walker écrit à ce sujet : « Une des raisons de la grande productivité de Milhaud est que, de même que Mozart, il pouvait composer de la musique dans n'importe quelles circonstances, car il était sourd à toutes distractions ou tous bruits extérieurs. »

Claude Roy, dans son journal 1983-1987 *La fleur du temps*, décrit la qualité extraordinaire de concentration du compositeur : « Au cœur du fracas de Pigalle qui traversait les fenêtres, il régnait pourtant à ce premier étage, malgré un bruit souvent assourdissant, une atmosphère de concentration, de création, de contemplation, le silence de l'accueil, de l'attention donnée aux élèves, aux visiteurs, aux amis. Il montait du boulevard le grondement du trafic, la rumeur des passants, et deux fois par an le tintamarre des autos tamponneuses, le tactactac des tirs forains, la sono des baraques et le glapisement des bonimenteurs. Au milieu de ces vacarmes conjugués, Milhaud, indifférent au bombardement des décibels, calme comme l'habitant d'une île déserte et d'un soleil à l'écart de tout, écrivait sur une table de bridge un quatuor, ou organisait paisiblement la partition d'orchestre d'une symphonie. Les idées musicales, les appels téléphoniques et les visiteurs humains se présentaient tour à tour, et Da (Darius) les recevait avec la même équanimité, sans que jamais le fil d'une conversation lui fit perdre le fil de la composition en cours. »

² Jean Wiéner y décrit sa rencontre en 1910 avec Milhaud et son sentiment sur l'homme et le musicien : « Et c'est ainsi que, par un bel après-midi, j'arrivai devant l'Enclos, la maison d'été des Milhaud. C'est Darius qui vint nous recevoir. Il était vêtu de blanc. Après les présentations, il m'emmena dans une pièce où se trouvait un piano. Nous y restâmes plusieurs heures à discuter, à parler musique, bien sûr, et il me joua des mélodies sur des poèmes de son ami Léo Latil. Je ne savais pas que Darius deviendrait mon ami le meilleur, mon vrai frère. Mais je l'ai aimé immédiatement et j'ai su, dès les premières heures de notre entretien, qu'il était un grand musicien... Plus tard, j'ai compris les dimensions de cet homme, sa grandeur, sa bonté. J'ai tout aimé en lui, même sa piété ; c'était un juif profondément croyant, dont la foi n'a jamais gêné personne car il n'en parlait pas. Et il aura aussi été l'homme de sa musique, qui est forte, sensible et émouvante – et puis elle est universelle. Cette musique est d'une diversité extraordinaire et n'obéit à aucun système. Il a été polytonal, atonal, avant tout le monde, et un novateur quant à la percussion. En Amérique, en Angleterre et surtout en Allemagne, il est joué partout et considéré comme un des plus grands compositeurs de ce temps », in *Allegro appassionato*, Paris, Pierre Belfond, 1978.

³ In *Cahiers Renaud Barrault* n° 88, Claudel Milhaud, Gallimard, 1975.

⁴ In *Ma vie heureuse* : « Le pré accoté à un des murs de l'Enclos appartenait à la ville de Gardanne qui y pacageait ses troupeaux, lors de la transhumance. Au début de l'été, tous les habitants des villages de la région envoyaient leurs bêtes dans les montagnes, elles s'engageaient bruyamment sur la route des Alpes et c'était alors un déferlement ininterrompu de bêlements qui se mêlaient aux bruits habituels de l'Enclos. La nuit, les rossignols modulaient de longues notes si pénétrantes qu'elles m'angoissaient, puis ils les résolvaient en un trille bref d'une insouciance charmante. Un peu plus tard commençait un concert de grenouilles, fourni, régulier. Parfois un bruit sec, semblable à celui d'un sécateur refermé brusquement, remplissait l'air nocturne. Oiseau ? Insecte ? Je ne l'ai jamais su... De mon lit même, j'apercevais dans un grand cèdre une toute petite chouette grise qui ululait plaintivement. Le matin, c'était une explosion de chants de coqs qui se mêlaient au crissement des cigales et au son des cloches, car nous étions entourés de couvents. J'entendais l'angélus du couvent Saint-Thomas qui s'égrenait, laissant vibrer sur un rythme à trois temps un accord de sixte majeure qui s'entendait presque autant que la note qui en produisait la résonance harmonique. Au loin, comme un écho, les cloches de la cathédrale Saint-Sauveur et de l'église de la Madeleine vibraient faiblement ; mais combien proche le tocsin de la Mairie lorsqu'il annonçait les incendies et les feux de colline, haletant comme les battements d'une artère fiévreuse. Ce sont ces impressions diverses que je retrouvais tous les ans à l'Enclos ».

⁵ Voir note 1.

⁶ *Ma Vie heureuse*.

⁷ Dans une lettre du 15 mai 1964, Henri Sauguet confiait à Paul Collaer : « En tout cas votre visite à Paris réjouira Darius (et moi aussi bien sûr !). Je la lui ai annoncée et il en a été ravi. Il a souvent été immobilisé cet hiver. Son mal ne lui laisse guère de répit. Il le supporte avec courage et noblesse et sérénité : mais il en souffre de plus en plus et parfois (et c'est cela qui lui est le plus dur), il est contraint à une totale immobilité ; il ne lui est même pas possible de travailler, à cause des douleurs qu'il ressent dans la main droite et les bras. C'est affreusement injuste. Mais s'il avoue sa souffrance, il ne se plaint jamais et s'il est parfois très triste et mélancolique, il ne marque jamais d'humeur et moins encore de révolte. Il demeure un des plus nobles et beaux caractères humains que je connaisse et je considère que c'est une des plus grandes fiertés de ma vie d'être son ami et il est un des plus beaux exemples d'homme que l'on puisse avoir. », in *Correspondance avec des amis musiciens*, Paul Collaer, Liège, Mardaga, 1996.

⁸ Sur cette période moins connue de la vie de Milhaud, il est instructif de lire le chapitre « Adolescence aixoise 1892-1909 » du livre de souvenirs de Armand Lunel : *Mon ami Darius Milhaud*, Edisud, Aix-en-Provence, 1992.

⁹ In *Grands Entretiens*, « Mémorables », émission sur France Culture, l'homme de théâtre parle ainsi de sa relation avec Milhaud : « Quand j'étais à Dijon, un jour – ça avait fait un très gros effet – on m'avait demandé à la caserne : « Y'a quelqu'un qui vous demande à la porte ; monsieur Darius Milhaud vous demande à la porte ! ». Darius Milhaud s'était rappelé qu'un petit élève de L'Atelier était en train de mijoter comme « service militaire », comme troufion à Dijon. Il était venu pour m'inviter à déjeuner. Moi, je trouve ça extraordinaire... je n'ai jamais oublié une chose pareille. Darius et Madeleine Milhaud étaient charmants avec moi, ils m'envoyaient des livres... Darius Milhaud m'aimait bien et avait parlé à Claudel de ce que j'avais fait... et alors il l'a attiré au moment où je montais Numance... »

¹⁰ *Mémoires à l'emporte-pièce*, in *Revue Internationale de musique française*, n° 19, Slatkine, 1986. Germaine Tailleferre s'exprime ainsi sur son camarade de classe au Conservatoire en 1914-1915 : « Darius Milhaud m'intriguait beaucoup... Darius connaissait tout, savait tout, il avait déjà une culture incroyable. Aussi pour compenser la tristesse de ces classes sans

élèves, nous emmenait-il chez lui faire de la musique en toute liberté... Darius qui m'avait prise en charge, m'encouragea beaucoup à écrire, mais je ne composais guère à cette époque... »

¹¹ Fin 1922, sous l'impulsion de Darius Milhaud et sous le regard amusé et sans doute flatté d'Erik Satie, naquit « L'École d'Arcueil ». Les disciples du « maître d'Arcueil » furent, outre Henri Sauguet, Henri Cliquet-Pleyel, Roger Désormière et Maxime Jacob. Ce dernier se convertira au catholicisme et deviendra plus tard Dom Clément Jacob. Dans *Souvenirs à deux voix* (Edouard Privat, Toulouse, 1969), Marie-Rose Clouzot interroge le compositeur sur son parcours ; il relate ainsi sa rencontre, alors qu'il était âgé de quinze ans, avec Darius Milhaud : « Il était d'une si merveilleuse gentillesse ! La musique que je lui apportais était informe, il faut bien le dire, et il a tout de même regardé ce fatras d'assez près pour y discerner ce qu'il a bien voulu appeler mes dons. Il avait pour les œuvres des autres une compréhension rare. Je le revois encore à cette époque, il était grand, plutôt mince et très brun... Mais avec l'âge et la maladie il a épaissi, et a maintenant un peu l'aspect d'un sage oriental, serein et rayonnant de bonté. Cette bonté se lisait déjà sur son visage : ce n'est pas qu'il ne fût passionné et même parfois violent, mais il était parfaitement maître de lui-même. Et la droiture, l'honnêteté et la charité de Darius sont la base de son caractère ».

¹² « ...car quiconque a approché Darius Milhaud – qui a tant souffert physiquement durant presque toute sa vie – sait qu'il n'avait pas seulement un talent immense, mais une âme noble, une intelligence exceptionnelle, une sagesse exemplaire, et qu'il aura été un vrai grand homme et, je le crois, le meilleur des hommes ». Même source que note 2.

¹³ in *Correspondance Jean Cocteau-Darius Milhaud*, publiée par P. Caizergues et Josiane Mas, Centre d'études littéraires françaises du XXe siècle, Université Paul Valéry-Montpellier, 1992. Jean Cocteau décrit dans un document annexe deux des musiciens avec lesquels il a collaboré, Satie et Milhaud.

¹⁴ Henri Sauguet doit sans doute sa carrière musicale remarquable à la perspicacité de Milhaud qui vient le voir à Bordeaux puis l'invite à Paris et enfin contribue largement à son installation dans la capitale et à son intégration au milieu artistique. Lire à ce sujet les mémoires de Sauguet *La musique ma vie*, Librairie Séguier, 1990.

¹⁵ Jean-Pierre Armengaud le rappelle à juste titre dans son *Milhaud et Satie* : « On ne saurait trop insister sur le rôle presque parental que Milhaud a joué vis-à-vis de Satie dans la dernière année de sa vie et au moment de sa mort. Satie était dans la misère et ce n'est un secret pour personne que les Milhaud avec quelques autres amis ont contribué à entretenir Satie matériellement. Lorsqu'il s'alita, Madeleine Milhaud – témoignage unique de confiance – était la seule autorisée à s'occuper du linge du malade. » in *Honegger-Milhaud Musique et Esthétique*, textes réunis par Manfred Kelkel, Vrin, Paris 1994.

¹⁶ *La fleur du temps*, Gallimard, 1988.

¹⁷ Abréviation familière de Darius.

¹⁸ En 1940, Milhaud écrivait dans un article publié en Italie et intitulé *La Tradition* : « ...ce que je souhaiterais, c'est qu'il puisse s'établir entre le public et les musiciens une confiance plus profonde, une patience véritable », in *Notes sur la musique, essais et chroniques*, textes réunis et présentés par Jeremy Drake, Harmoniques Flammarion, 1982. Idée déjà énoncée en 1937 : « L'auditeur avant tout, devrait être indulgent et de bonne volonté, au lieu de commencer par se révolter, puisqu'il finira la plupart du temps par avoir tort. », in *Etudes*, Paris, Aveline.

¹⁹ Georges Beck, *Darius Milhaud, étude suivie du catalogue chronologique complet de son œuvre*, Heugel & Cie, Paris, 1949.

Langages de Darius Milhaud

Par Jeremy DRAKE

Si'il est une œuvre protéenne, c'est sûrement celle de Darius Milhaud. Si l'on songe à ses premières compositions, encore imprégnées de Debussy et de Moussorgsky, à la foisonnante complexité polytonale de *L'Orestie* et au dépouillement des *Malheurs d'Orphée*, si l'on pense au jazz de *La Création du monde* ou à celui, bien différent, de *Caramel mou*, et à ses multiples pièces en différents styles nationaux ou régionaux (provençal, brésilien, mexicain, palestinien, anglais, etc.) et si on ajoute à cela la résonance judaïque du *Service sacré*, l'acidité du *Septuor* et la chaleureuse rondeur de son opéra *Bolivar*, on pourrait se demander si une seule et même personne a pu créer ces œuvres d'apparences tellement variées. (...)

Une lecture de *Ma vie heureuse*, des *Entretiens avec Claude Rostand* et de divers écrits du recueil *Notes sur la musique* non seulement nous montre à quel point Milhaud était sensible aux langues et aux langages litté-

raires, mais nous révèle aussi que des esthétiques littéraires avaient pour lui des parallèles en musique...

« La recherche de l'expression poétique d'un texte ne consiste pas seulement à donner un synonyme musical à la musique verbale de ce texte, ou au poids de chacune de ses syllabes. Elle consiste surtout à en éclairer le sens, à donner un prolongement sonore et matériel – physique par conséquent – à ce qu'il exprime : matérialiser l'idée qui est en ce texte, et aussi lui donner le mouvement dramatique qu'il implique » (Entretiens avec Claude Rostand, p.105) (...)

Ce travail expérimental et théorique sur le langage musical et, plus encore, le fait même qu'il procède à l'expérimentation et à la théorisation, le met complètement à part de ses contemporains français. (...)

Jeremy DRAKE
Portrait(s) de Darius Milhaud, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1998 (extraits)

Madeleine Milhaud, une vie d'accomplissement

Par Jean Alain JOUBERT

Tous les élèves de Darius Milhaud, Yvonne Loriod, Dave Brubeck (qui ira jusqu'à prénommer son fils aîné Darius !), Betsy Jolas, Gilbert Amy, Robert Matthew Walker, Antoine Tisé, Adrienne Clostre... se souviennent de lui avec affection et toujours, dans leurs propos, lui est intimement mêlée Madeleine son épouse, garde-malade, inspiratrice, interprète permanente, actrice, récitante, animatrice de radio, collaboratrice pour les livrets de trois de ses opéras et de bien des textes mis en musique. Cette femme étonnante a fait de cet appartement, si justement célèbre, un lieu de convivialité et d'accueil, un havre de paix pour le compositeur, un foyer, un lieu qui tient chaud.

Rencontrer Madeleine Milhaud, privilège qui m'a été donné à trois reprises en 1997, en 1998 et fin 2001, sur les lieux mêmes où le maître a vécu et composé, laisse une très vive impression. Recevoir autant d'énergie d'une dame, qui, après avoir tant donné d'elle-même au créateur et au grand malade que fut Milhaud et de surplus traversé entièrement le siècle, avec une fraîcheur d'âme et une mémoire intactes tout en demeurant attentive à tout ce qui fait la vie aujourd'hui, relève du prodige. Elle le reconnaît elle-même : « Je suis un phénomène ». Ainsi, en la découvrant passionnée autant par notre quotidien que par l'œuvre de Milhaud qu'elle défend avec amour et une intime compréhension auprès des jeunes interprètes, j'eus la sensation d'avoir retrouvé l'atmosphère de cette maison qu'avait si merveilleusement décrite Claude Roy en préface aux Entretiens avec Claude Rostand¹ :

La Madeleine que j'ai connue bien des années plus tard n'avait pas changé. Actrice, cuisinière, récitante, secrétaire, garde-malade, elle n'arrêtait pas comme on dit... Madeleine préparait... de la main droite du thé et un quatre-quarts pour Supervielle ou Claudel qui allaient venir à cinq heures, écrivait de l'autre un pneumatique à Stravinsky pour lui confirmer le dîner du lendemain, répondait au téléphone à André Malraux qui appelait Milhaud, tournait une crème au chocolat avec sa troisième main, répondait à la cantonade à une question de Da, tandis qu'elle répétait avec un autre lobe de son cerveau le texte d'une cantate de Milhaud dont elle devait être la récitante dans quelques jours. Là-dessus, Henri Sauguet sonnait, suivi dans l'escalier par les pas de bûcheron de Fernand Léger, et quand il y avait, au 10 boulevard de Clichy, de l'amitié pour six, de l'attention pour huit et de la bonne humeur et du quatre-quarts pour dix, il y en avait pour douze, ce qui

permettait d'accueillir Honegger venu en voisin, Francis Poulenc qui passait par-là, Aaron Copland qui débarquait de New York et Jean Genêt qui apportait le texte du ballet qu'il venait d'écrire pour Da...»

* * * *

Madeleine Milhaud est de ces êtres dont l'empreinte, une fois rencontrés, ne saurait s'effacer de nos mémoires, de notre manière d'envisager la vie. Elle est de ces personnalités dont l'influence s'installe et perdure en nous tant que la vie y dure. Elle impressionne par sa vitalité, sa détermination, son service total à l'œuvre du grand Milhaud. Les souvenirs se mêlent un peu en moi, de ces trois visites que j'aurai eu le privilège de me voir accorder, en simple mélomane que j'étais et demeure. Toutefois, il m'en revient un en mémoire, venant de notre première rencontre en 1997, où Christian Delpierre m'avait si fraternellement accompagné, alors que les Amis de la musique française n'avaient pas encore d'existence. Après nous avoir entretenu de son admiration et affection pour Érik Satie, elle s'adressa à Christian et lui demanda : « Et vous jeune homme, quelles sont vos occupations professionnelles ? ». Dès qu'il lui eut répondu : « inspecteur du travail », elle lui parla aussitôt de l'amiante (une de nos préoccupations essentielles et prioritaires de ce temps) et de son usage intensif — en particulier dans les flocages des établissements scolaires, dans les années d'après-guerre. Quelle ne fut pas, à ce moment-là, la surprise de Christian et la mienne ! On se souviendra de son énergie à nous accueillir à la porte de l'appartement parisien, de son intérêt pour tout, depuis les années 20 jusqu'aux années présentes. Nous étions sidérés de savoir qu'elle se rendait régulièrement chez son fils Daniel par le métro et que là, au lieu de tourner ostensiblement le dos aux « indésirables » qui tentent de vous vendre leurs journaux et leur misère, elle se dirigeait directement vers eux pour les interroger sur leur démarche et leurs préoccupations. Ce goût et cette curiosité pour tout et tous étaient un signe de jeunesse d'esprit inaltérable. Elle répondit ainsi à ma curiosité de savoir comment elle avait traversé le siècle, après bien de rudes épreuves, indemne d'esprit, éprise d'une telle passion pour l'existence.

Ces entretiens eurent pour bienfait conséquence de m'affermir dans ma trajectoire. Madeleine Milhaud communiquait son énergie et sa détermination tranquille, celle d'une vie accomplie, chargée de sens, riche de partages forts et éclairés.

Nous avons échangé une vingtaine de courriers et

Madeleine Milhaud
et Jean Alain
Joubert



nous nous sommes entretenus deux ou trois fois au téléphone. Lors de mon premier contact téléphonique, avant de lui rendre visite, j'étais convaincu que c'était sa belle-fille qui m'avait répondu. Elle avait la voix d'une femme de 40 ans ! Sa calme détermination, ses qualités de récitante à l'articulation claire et posée — que nous pouvons entendre sur le disque enregistré en 1995 avec Alexandre Tharaud, elle avait alors 93 ans ! — dissimulaient totalement son âge.

Sa mémoire, sa vivacité, son malicieux humour qui s'expriment tout naturellement dans les films Madeleine, épouse Milhaud, et Cent ans de souvenirs, Madeleine Milhaud et la musique, nous laissent dans une profonde admiration.

Par son neveu Georges, fils de son frère Étienne, j'ai continué à avoir de ses nouvelles, ces cinq dernières années.

De mon séjour en Provence en septembre 2004, je garde mémoire d'avoir, non sans difficultés, retrouvé la tombe du compositeur au cimetière juif d'Aix-en-Provence. On sait que je fais volontiers ces pèlerinages. Mais ici, personne ne savait vraiment où reposait le musicien du pays. Ces lieux sont d'une parfaite sobriété : rien de comparable à nos déluges d'artifices floraux. J'interrogeai finalement un rabbin, qui me dit connaître son fils Daniel, mais ne sut m'indiquer la sépulture de Darius le solaire. Lorsqu'il s'éloigna, je me retournai : j'étais devant une dalle grise unie, vaste et vide. La contournant, je fus éclairé, puisqu'elle portait sur la droite cette seule inscription : « Darius Milhaud, 1892-1974 ». La sépulture jumelle, sans inscription, attendait la dépouille de celle qui l'a accompagné partout et toujours, avec une fidèle complicité faite de tendresse, de respect et d'admiration.

Madeleine a eu une carrière de comédienne principalement au théâtre, mais aussi au cinéma. Elle a joué avec Dullin, Pitoëff et Jovet ! Elle enseigna, pendant « le temps d'exil » aux U.S.A., en Californie, et lors des classes d'été du Festival d'Aspen (Colorado), le théâtre français, aux étudiants. Dans les années 30, elle animait des émissions de radio sur la poésie. Si elle a écrit trois livrets d'opéras pour Milhaud, elle s'en excuse en déclarant ne pas être douée pour cela, alors que deux de ces ouvrages, Médée et Bolivar furent des succès et restent deux œuvres majeures de Milhaud. Madeleine a lu durant sa vie toute entière. Je me souviens de son aveu concernant son infarctus de 1997 ; elle reconnaissait s'être trouvée entre la vie et la mort, sans pouvoir trouver le sommeil. « Ce qui m'a sauvée — nous disait-elle — ce fut de lire nuit et jour, pendant ces 3 semaines ! ». Dans ses jeunes années, elle fréquentait la Maison des Amis du Livre, 7 rue de l'Odéon. Elle y rencontrait, alors qu'elle n'avait que quinze ans, chez Adrienne Monnier² ou chez Sylvia Beach (Shakespeare and Co), poètes et écrivains, le quotidien Léon-Paul Fargue, Paul Valéry, Paul Claudel, Valéry Larbaud, James Joyce, Ernest Hemingway, André Gide... Non

seulement, elle avait un remarquable talent de récitante, mais elle aimait vraiment la poésie et la littérature. Elle aura encore fait de la mise en scène. Elle était capable de déchiffrer à vue, entre autres, du Stravinsky ou du Milhaud, sans avoir besoin de travailler ou d'étudier la partition. Elle a été non seulement une garde-malade pour Milhaud, mais lui aura prodigué beaucoup de soins naturels durant sa longue maladie, pour le soulager. Elle était la bonne humeur de ce foyer et préparait, avec un talent resté célèbre, de merveilleux repas provençaux réunissant les amis, ce qui adoucissait l'isolement qu'imposait la maladie à Darius — il ne pouvait se déplacer qu'avec de grandes difficultés.

Nonobstant tous ces talents, elle faisait en 2003, en riant, à Florence Lévi qui lui demandait si elle était une star, cette réponse : « Je n'ai pas été une star et je ne rêve pas d'être quoi que ce soit, même pas une autruche. [...] Je ne pense pas que j'aie désiré être autre chose que moi-même. Cela dit, je m'adresse la parole en m'appelant Madeleine quand je ne fais pas ce que je suis censée faire³ ».

De toute évidence, son plus manifeste talent, parmi tous les autres véritables et reconnus, fut d'aimer d'un cœur joyeux. C'est un bien grand don, rare, peut-être le plus beau de tous.

Comme je voudrais pouvoir nous souhaiter à tous autant de talents, de modestie, d'intelligence, d'humour et de don de soi. C'est tout un art de vivre dont Madeleine Milhaud était investie et depositaire. Cette plénitude souriante ne lui venait d'aucune croyance religieuse ou philosophique... mais d'une intelligence cartésienne : vive, bienfaisante, rafraîchissante. Par la grâce de cette intarissable source, elle aura traversé les méandres d'une longue vie, sans amertume, offrant à tous et à chacun, avec son malicieux charme, des déjeuners de soleil, des dîners de lune, de délicieux temps de partages. Merci Madeleine Milhaud. Nous ne vous oublierons pas.

*Le silence bleu et or
Cueille d'invisibles fleurs.*⁴

Jean Alain JOUBERT
2001 & 30, 31 janvier, 10 février 2008

Pour retrouver Madeleine Milhaud

Livres :

- o Mildred Clary, *Madeleine Milhaud, Mon XXe siècle* (Paris : Bleu nuit éditeur, 2002).
- o Darius Milhaud, *Ma vie heureuse* (Bourg la Reine : Zurfluh, réédition 1998).
- o Madeleine et Darius Milhaud, Hélène et Henri Hoppenot, *Conversation — correspondance 1918-1974*. (Paris : Gallimard, Les inédits de Doucet, 2005).
- o *Sigila* no 12. Revue éditée par Gris-France, 21 rue Saint-Médard – 75005 Paris (www.sigila.msh-paris.fr).

Disques :

- o Darius Milhaud, *Saudades do Brazil, La Muse ménagère, L'album de Madame Bovary*. Madeleine Milhaud, récitant ; Alexandre Tharaud, piano. Naxos 8.553440. Enregistré en 1995.
- o Darius Milhaud, *Cantate de l'enfant et de la mère*. Membres de l'orchestre du théâtre du Bolschoï, dir. Guennadi Rojdestvenski. Melodia.
- o Igor Stravinsky, *L'Histoire du soldat*. Ensemble sous la direction de Leopold Stokowski. Vanguard classic SVC-124 HD, 1967.
- o Igor Stravinsky, *Persephone*. Italian Radio Symphony Orchestra, Turin, dir. Igor Stravinsky. CD Urania, 1954.
- o Arthur Honegger, *Le Roi David*. Utah Symphony Orchestra, dir. Maurice Abravanel. CD Vanguard Classics 08 4038 71, 1961/1991.
- o Arthur Honegger, *Judith*. Utah Symphony Orchestra, dir. Maurice Abravanel. CD Vanguard Classics OVC 8088, 1964/1995.

Films :

- o *A Visit with Darius Milhaud*, film de Rex Fleming & Ralph Swickard, 1956.
- o *Madeleine, épouse Milhaud*, film de Michel Dieuzeide, 1992.
- o *Cent ans de souvenirs, Madeleine Milhaud et la musique*. Film de Daniel Le Comte, 2003.

Émission radio :

Mille et une notes de Mildred Clary, 28 épisodes, Radio-France/France Musique, 1997.

³ Florence Lévy, Madeleine Milhaud – Souvenirs intimes — (entretien) (Paris : Gis-France, revue Sigila no 12, 2003), p. 126.

⁴ Léon-Paul Fargue, Tancredè, « Phases », Poésie (Paris : Gallimard, Collection Soleil, 1963), p. 43.

Jean Alain Joubert

Grâce à la musique, in extremis je suis entré en enfance...ces mots d'Alain Gerber pourraient être ceux de l'enfant sensible et rêveur que fut Jean Alain Joubert, manifestant très tôt une grande curiosité pour la littérature, les arts et l'humanisme. Sa rencontre avec le compositeur Louis Aubert, puis avec Mireille Neyrat, violoniste, élève de Gabriel Fauré et amie de Louis Aubert, avec laquelle il étudie des rudiments d'harmonie et d'orchestration ; enfin plus récemment avec Lionel Pons, Aurèle Duda et Ludovic Florin déterminent son ouverture à la musique. Sa première visite à Madeleine Milhaud, est, dit-il, une des plus significatives influences de sa vie : il apprend, en l'observant ce qu'est véritablement l'art de vivre.

En 2001, il fonde l'association des Amis de la musique française, avec de jeunes étudiants musicologues devenus ses amis. Cette activité associative sera considérable et très fertile en réalisations, rencontres et amitiés croisées, notamment avec Marc Honegger, Adrienne Clostre, Jean-Jacques Werner....Leurs productions l'engagent, en particulier aux côtés de Lionel Pons, dans toute une série d'études sur nos musiciens

dont celles sur le solaire Darius Milhaud (si grand musicien et magnifique personnalité) et son épouse Madeleine.

Parallèlement à l'activité qu'exige cette association, Jean Alain Joubert poursuit l'écriture de billets d'humours dans lesquels les écrivains de la première moitié du XXe siècle sont constamment présents avec en particulier Joseph Delteil, André Maurois, Anatole France (*L'Île des pingouins*), ainsi que des penseurs tels que Georges Bernanos, Albert Camus, Edgar Morin, Stéphane Hessel, Pierre Bourdieu et des admirations multiples : Alberto Giacometti, Ossip Zadkine....

En 2008, sous l'influence d'un jeune inspecteur du travail, il fera la découverte de Nietzsche, et, début 2011, de Paul Nizan.

Mais il n'est pas d'écrivain dont il admire plus la prose que celle de Julien Gracq dont les *Carnets du grand chemin*, entre autres, exercent une constante fascination sur lui.

Désormais arts, musiques, lectures, écriture sont son quotidien.

Une visite à Madeleine Milhaud

Par Lionel PONS



Madeleine Milhaud et ses jeunes visiteurs

Rendre visite à une toute jeune dame qui représente, mine de rien, à elle toute seule presque un siècle de musique, d'art et plus simplement de vie, est déjà en soi un privilège rare. Lorsqu'il s'agit de Madeleine Milhaud, cela devient un moment de grâce qui constitue instantanément, et sans avoir besoin de l'idéaliser, un merveilleux et durable souvenir.

Il vous faudra d'abord sortir du métro à un jet de pierre de la place Pigalle, et dès les premiers pas, c'est tout Paris, non pas celui des cartes postales, mais ce Paris grouillant de vie, bruisant de mille activités qui vous saute au visage ; et avec lui cette rumeur que Milhaud affectionnait tant, lui qui composait fenêtres ouvertes. Au 10 du Boulevard de Clichy, une plaque vous indiquera la maison dans laquelle Milhaud a vécu et édifié une grande partie de son Œuvre. N'attendez pas quelque marbre ostentatoire, que d'ailleurs le compositeur de *Christophe Colomb* n'aurait pas aimé ; la plaque est toute simple, comme une invite à aller plus avant à la rencontre du musicien et de votre hôtesse.

Sitôt arrivé au premier étage, c'est elle-même qui vient vous ouvrir la porte et vous accueillir avec un sourire à la fois bienveillant, malicieux et interrogateur. C'est que les années n'y peuvent rien, Madeleine Milhaud garde intacts sa curiosité et son intérêt pour ses visiteurs. Arrivés dans le salon, vous ne manquerez pas d'être immédiatement pris dans le flux de la conversation qu'elle pratique comme un art, lequel se fait bien rare à

notre époque, pourtant dite de communication. Avec naturel, mais aussi un humour dont elle use en virtuose, elle vous entretiendra d'abord des saisons, des fleurs qu'elle aime tant, bref de la « vie qui va », puis de vous-même car elle a soif de vous mieux connaître, sans que jamais cet échange ne devienne un bavardage de convenance.

Mais parlez-lui de Milhaud, de sa musique et de sa personnalité, et vous verrez alors le visage s'animer, le regard bleu profond s'éveiller plus encore et les souvenirs affluer. La « *Muse ménagère* » vous refait vivre dans l'intimité de celui pour qui elle accepta d'être et reste une « esclave heureuse et consentante » selon ses propres termes. Faites-lui évoquer les livrets qu'elle conçut pour lui (rien de moins de *Médée*, *Bolivar* et *La Mère coupable*), elle vous confiera avec modestie « je n'ai rien d'un écrivain, je n'aurais pas pu le faire pour quelqu'un d'autre que lui » ; adressez-vous à la comédienne et à la récitante, et les ombres de Stravinsky (pour *Perséphone*) ou Arthur Honegger (pour *Judith*) se glisseront à leur tour dans le salon.

C'est qu'il est bien rempli ce salon, avec tous les souvenirs que votre hôtesse y fait défiler sans bousculade ! L'impression qui se fait jour peu à peu et se confirme au fur et à mesure de l'entretien, c'est que derrière le regard incisif de Madeleine Milhaud, c'est Milhaud lui-même qui vous reçoit. Certes, son portrait vous regarde du mur, avec cette sérénité et cet humanisme qui étaient bien les siens, mais le miracle vient du fait que le compositeur des *Euménides* est bel et bien là, et surtout qu'il n'a en somme jamais cessé d'être présent. Les œuvres se succèdent, avec pour chacune un souvenir, des plus ambitieuses (*La Sagesse*) aux plus secrètes (*Pan et Syrinx* ou *Les momies d'Égypte*), si bien que le temps prend tout à coup dans ce salon une valeur toute relative. Il faudra le coup de sonnette du visiteur suivant (car ils se succèdent en une chaîne ininterrompue) pour que la réalité vous rattrape, et encore votre hôtesse vous aura-t-elle retenu quelques instants supplémentaires, heureuse qu'elle semble être de partager avec vous un peu d'une vie si riche et si remplie.

Et lorsque, de retour sur le trottoir du boulevard de Clichy, vous reprendrez pied dans une réalité qu'elle avait un temps abolie pour vous, ce sera avec, au fond, quelque chose comme la joie d'avoir pénétré au cœur d'une Œuvre dont on sent bien qu'elle est quasiment collective, tant Madeleine et Darius Milhaud sont deux êtres pour un seul cœur, et surtout d'avoir côtoyé trop brièvement une Dame dont la vie, aujourd'hui comme hier, reste un témoignage d'Humanité dans tout ce que le terme a de grandeur sans orgueil.

Les lignes qui précèdent ont vu s'écouler quelques an-

nées depuis qu'elles m'avaient été en quelque sorte dictées par le souvenir d'une visite dont les détails sont toujours présents à ma mémoire. Et voici à présent que Madeleine Milhaud nous a quittés. On l'apprend presque comme une mauvaise plaisanterie. On n'y croit pas, tant cette présence même lointaine, même rendue plus ténue par le passage des ans nous restait nécessaire, tant elle nous insufflait cette énergie qu'elle faisait rayonner avec la sérénité que peuvent seuls conférer l'expérience de la vie et l'amour des êtres humains. Le départ de Madeleine Milhaud ne nous prive pas seulement d'un témoin privilégié du XXe siècle, il nous laisse orphelins d'une présence amie, dont l'inté-

rêt qu'elle savait porter à chacun de ses nombreux visiteurs vous laissait toujours partir comme « resourcé ».

Autant que son goût intact de la poésie ou son dévouement en faveur de l'œuvre de Milhaud, c'est cette qualité de présence qui nous reste par-delà sa disparition, autant comme un souvenir que comme un moyen de la garder toujours à nos côtés.

Lionel PONS

Décembre 2001- Février 2008

Musicien, agrégé en musicologie, enseignant à l'Université de Provence et au Conservatoire de Marseille.

L'association des Amis de la Musique Française

Par Jean Alain JOUBERT

La musique est un des rares liens que nous ayons avec l'éternité.

Léon-Paul Fargue

Si la musique n'est pas capable de vous élever au-dessus des sons, elle est inutile ; elle n'est qu'un jeu physique pour les uns, intellectuel pour les autres, mais un simple jeu... La musique peut et doit exprimer plus qu'aucun des autres arts, tout ce qu'il y a de profond et d'éternel dans les sentiments humains...

Déodat de Séverac

L'association des Amis de la musique française a été créée en avril 2001. Elle regroupe des amis mélomanes, musiciens ou musicologues qui aiment passionnément la musique de compositeurs français (entre autres...), et dont la musique accompagne leur quotidien.

Placée sous la Présidence d'Honneur du Professeur Marc HONEGGER qui nous a quittés en 2003, l'association s'est constituée un Comité d'Honneur comprenant :

- Jean-Jacques WERNER, compositeur
- Francis-Paul DEMILLAC, compositeur, directeur de Conservatoire
- Claire HONEGGER
- Georgie DUROSOIR, musicologue
- Luc DUROSOIR, fils du compositeur Lucien Durosoir
- Aurèle DUDA,
- Claude MICHEL †, collectionneur



Bureau de l'association élu en juin 2011 :
Président et rédacteur en chef d'Euterpe :
Philippe MALHAIRE
Vice-président : Ludovic FLORIN
Secrétaire et webmaster :
Jean Alain JOUBERT
Trésorière : Marie Annick FAURE

L'association Les Amis de la Musique Française a comme activité, outre de tisser un réseau amical entre les amateurs de musique et les associations et ayants-droits des compositeurs français du XXe siècle, de promouvoir et favoriser la découverte de leur musique par quatre types d'actions :
La publication de brochures de synthèse dont la qualité est saluée par des personnalités musicales,
L'animation du site internet www.musiquefrancaise.asso.fr,
L'organisation de concerts,
L'organisation de conférences.

Notre constat – aujourd'hui, un peu mieux pris en compte, semble-t-il – du désintérêt ou même de l'oubli d'un grand nombre de nos musiciens, fonde notre action.

L'association est également ouverte aux musiciens étrangers, mais notre mission première demeure de mieux faire connaître cette musique, et de rassembler autour d'un désir commun des mélomanes, interprètes, musicographes et musicologues.

La charte que nous avons rédigée décrit notre volonté d'action.



Madeleine et Darius Milhaud
par
Roselyne Bordas